



Biographie et restructurations sociales

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. Biographie et restructurations sociales. La Pensée, 1994, 297, pp. 81-86. halshs-01222980

HAL Id: halshs-01222980

<https://shs.hal.science/halshs-01222980>

Submitted on 31 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIOGRAPHIE ET RESTRUCTURATIONS SOCIALES

*Philippe
Malrieu*

Le rôle des prises de position des individus dans la constitution des rapports sociaux varie au cours des siècles. La représentation de ce rôle dans les sciences humaines ne varie pas moins. Les historiens, après avoir longtemps accordé une place décisive aux stratégies d'individus exceptionnels, ont reconnu de plus en plus l'importance des déterminants économiques dans la formation des mentalités dominantes, auxquelles ils accordent une fonction décisive — posant ainsi le problème : comment se construisent les mentalités ? — Les sociologues, après avoir marqué la dépendance des conduites à l'égard des structures sociales sources de régulation, la formation des fonctions psychologiques dans des « cadres sociaux », posent aujourd'hui le problème de l'intervention des « acteurs sociaux » : intériorisent-ils les règles émanées du corps social (sont-ils des agents ?), ou les conflits entre les institutions les mettent-ils en mesure de disposer d'un « jeu » leur permettant de proposer des alternatives à la situation vécue ?

Dans ce dernier cas de figure peut-on se contenter de la notion d'individu (ou d'homme) — l'homme des Droits abstraits ? Car l'acteur n'est pas simplement un être singulier, doté de désirs et d'opinions, une monade. Il faut considérer l'ensemble des expériences, interprétées à partir des communications avec les autres, qu'il a effectuées depuis l'enfance. S'il n'est pas simple exécutant, c'est qu'il a pu se mettre sur d'autres positions que celles où sa formation l'avait installé. C'est qu'il a fait, toujours en coaction avec d'autres, toujours en discussion avec eux, des tentatives pour surmonter les insatisfactions éprouvées. C'est qu'il a pu imaginer et critiquer, inventer, contrôler...

A la notion d'individu doit alors se substituer celle de sujet.

Une psychologie de type wallonien en propose une conception dialectique, apte, nous semble-t-il, à rendre compte des opérations de l'acteur social mieux que ne le font des sociologues comme Bourdieu, les psychologues sociaux qui soulignent le rôle des processus d'influence, ou les psychanalystes de la vie sociale. Le sujet peut être compris comme l'instance de confrontation, de différenciation, d'intégration, de la pluralité des incitations qui investissent l'organisme à partir de ses divers milieux : c'est-à-dire à partir de la multiplicité des personnes et de leurs

groupes d'appartenance : cette multiplicité étant source de divisions et de ce « jeu » indispensable pour qu'il y ait innovation, et notamment sociale.

De la présence de l'instance du sujet dans les changements sociaux, on peut trouver la manifestation dans les crises où s'élaborent les désirs de restructuration sociale, les interrogations sur la nature et les origines des manques imputables aux institués. Des représentations tentent d'y répondre, de façon d'abord utopique, puis au travers d'analyses plus précises, qui débouchent sur des programmes.

L'analyse des projets témoigne du travail des sujets.

Qu'ils souffrent de la crise ne suffit pas ; il faut que le manque dont ils souffrent — la famine, la guerre, la misère — soit signifié comme n'étant pas fatal, qu'ils découvrent que les moyens existent pour le supprimer. Cette conscience des moyens résulte d'un réseau complexe de représentations et de pratiques. Ce peut être la comparaison entre les conditions de vie des sujets et celles qu'ils perçoivent dans d'autres sociétés qui les met sur la voie d'un désir de changement, et cela ne va pas sans l'intervention d'imaginaires collectifs. (Les révolutionnaires de 89 se référaient aux Anglais, aux anciens Romains, pour critiquer courtisans et agioteurs.) Des révoltes désordonnées peuvent indiquer la possibilité d'unir des individus dans la recherche d'une issue. Mais l'intervention des subjectivités se marque principalement dans une sorte de dialogue entre les sujets en masse, porteurs des aspirations au changement, et les analystes de la crise. Ou plus exactement entre les débats à l'intérieur des masses et les discussions entre les théoriciens de la crise ; les luttes sociales et les luttes d'idées s'étaient réciproquement, sans qu'on puisse affirmer que les unes soient l'expression exacte des autres : un décalage entre elles est inévitable, et peut être utilisé par les pouvoirs institués pour faire avorter les changements possibles. (Le succès des nazis en serait un exemple.)

C'est parce qu'il y a ces « dialogues » multiformes, croisés, qu'on peut dire qu'il n'y a pas « d'histoire sans sujets ». Si cela est vrai dans les périodes d'apparente stabilité, c'est particulièrement éclatant dans les grandes crises sociales. Dans tout dialogue se produit le mouvement fondamental de la subjectivation : l'écoute, qui exige une certaine identification, la réplique, qui exprime une distanciation, un retrait, une opposition pour défendre une identité.

Dans les époques de crise, le travail de subjectivation s'affirme dans les masses — donnant par exemple les cahiers de doléances — dans la mesure où des changements économiques et sociaux confèrent à une catégorie d'individus une identité nouvelle, leur permettent de s'affirmer entre eux : dans leur différence avec leurs ascendants comme avec ceux dont ils prennent enfin conscience qu'ils sont leurs oppresseurs. Mais cette prise de conscience est en quelque sorte doublée par celle des idéologues et par leurs discussions, où retentit biaisé le dialogue social des masses : ils ne sont pas sans entendre celui-ci, ils l'interprètent en fonction des grands thèmes idéologiques qui pénètrent, souvent depuis longtemps, l'ensemble la société (tels les thèmes chrétiens de l'égalité des hommes, du respect des pauvres, de la responsabilité des individus). Les interprétations idéologiques sont divergentes, donnent lieu aux luttes d'idées. Il faut ces luttes pour que les interprétations novatrices atteignent les masses à la recherche d'un fil directeur, d'une conception qui définisse les fins et les moyens du changement social auquel elles aspirent.

Et certes cette conception collective n'est pas le reflet exact des théories idéologiques, elle les remodèle en des productions syncrétiques, mais sans elles aurait-elle pu aboutir à un projet social ?

Mais peut-il y avoir transformation sociale sans restructuration des opérations psychologiques ?

On a relevé combien les grandes crises ont été, en Occident, à l'origine de mutations dans l'organisation des « activités de sujet » (cf. *Les Problèmes de la personne*, sous la direction de I. Meyerson). On peut marquer seulement les conquêtes de la Révolution française sur ce point. Elles sont estompées dans la Déclaration des droits de l'homme, marquée au sceau de la conception d'une nature individuelle, dont les insuffisances caractérisent l'idéologie libérale. Ce qui est découvert plus profondément, c'est qu'il y a une circularité, et comme un enveloppement réciproque, des activités psychologiques et du fonctionnement des institutions. Le christianisme polarisait l'existence-en-sujet dans un dialogue avec Dieu, dialogue intériorisé, médiatisé par le directeur de conscience. Descartes, la caractérise par la prise de conscience. Le Contrat social marque la grande rupture : avant le Contrat il y avait l'individu, le Contrat en fait un sujet qui existe par son alterego, par l'échange qu'ils font de leurs pouvoirs, investis des droits qu'ils se donnent dans leur participation à l'organisation de la vie collective.

Plus précisément, le Contrat social définit la forme abstraite, la possibilité générale de l'existence-en-tant-que-sujet : deux siècles après 89, ce n'est pas seulement les affamés de l'Afrique auxquels cette existence n'est pas accordée par ceux qui refusent d'inclure dans l'échange leur pouvoir de disposer de la nature et de la vie des autres. C'est à ceux-là aussi, et à nous tous, qu'elle est interdite.

Mais que peut être cette existence ? Peut-on préciser les modalités de cette circularité des activités psychologiques et du fonctionnement social ? Circularité, ou plutôt mouvement en spirale : les contradictions découvertes dans les échanges sociaux appelant les individus à restructurer ces derniers.

Il y a chez Marx, et pas seulement dans les « œuvres de jeunesse », des indications essentielles sur ce problème. Ainsi sur le rôle du travail, de « l'industrie, livre ouvert des formes humaines essentielles », où se développent projet et représentations ; sur l'échange des œuvres où se satisfont les besoins de l'homme ; sur la mutualité constitutive de la conscience de soi en chacun ; sur les risques de l'aliénation et son rôle dans la reconstruction conjointe de soi et des rapports sociaux... Et il est vrai qu'une lecture de Marx tournée vers les pratiques sociales n'a pas permis d'explorer pourquoi et comment, par exemple, le développement de chacun est la condition du libre développement de tous, ou comment « les hommes » font l'histoire. Quelle était cette liberté nouvelle que devait réaliser la libération de l'exploitation des travailleurs ?

Ces annonces d'une révolution dans les conceptions du sujet et de son rôle ont été étouffées (y compris chez des marxistes) par l'urgence de luttes contre les injustices sociales. Des progrès fantastiques ont été accomplis grâce aux découvertes scientifiques et techniques, et des masses entières en étaient exclues par le fonctionnement délirant du capitalisme, retombant constamment dans de modernes barbaries. On s'est donc préoccupé de lutter contre celui-ci, sans penser suffisamment à la restructuration des attitudes et des conduites des sujets. Quelle sinistre dérision de voir renaître le culte du profit en URSS !

Les sciences humaines auraient pu indiquer la nécessité d'une révolution dans le sujet. Mais séduites par les progrès évidents, les tenant pour liés au capitalisme, elles n'ont pas exploré les aliénations développées par celui-ci. Elles les ont le plus

souvent déniées. Elles ont cherché les voies de l'adaptation des sujets aux institués, non celles de leur révolte créatrice. On a eu « les modèles animaux du comportement » et l'apologie du conditionnement, ceux de l'*homo œconomicus*, la fixation des psychanalystes sur un secteur de vie fondamental, en négligeant les autres, les théories de l'influence en psychologie sociale.

L'homme n'a pas été reconnu dans son éblouissante diversité. Ce que les sciences humaines ont en définitive méconnu, ce n'est sans doute pas que l'homme est créateur, c'est qu'il l'est dans des échanges sur deux versants : entre les multiples secteurs de son existence (l'homme en tant que totalité évolutive), entre les civilisations, y compris celles du passé, et que ces échanges sont interdépendants.

La biographie nous paraît susceptible d'apporter des informations sur cette multiplication du moi par les autres. (L'ethnographie est aussi à cet égard des plus suggestives). Ce qui en ressort, c'est bien qu'« *il faut trop de vies pour en faire une* » (Montale).

On prend l'exemple de l'autobiographie de Jocelyne François (*Joue-nous Espana, Les Amantes, Cahiers verts...*). Riche en observations sur l'enfance, on peut voir comment s'y préparent les actes de personne de l'adulte, son engagement culturel surtout.

La critique des témoignages est nécessaire : quelle idéologie, quelles défenses, dénis, projections, idéalisation les organisent ? Comment les référer aux milieux sociaux ? Tâche difficile...

Au-delà, trois plans peuvent être dégagés dans l'analyse psycho-sociale d'une biographie.

1. La notation des attitudes conflictuelles du sujet à l'égard de ses milieux proches, de ses attachements, oppositions, ambivalences, à l'égard d'autres sujets : le décours du *drame*, des déséquilibres et rééquilibrations successifs, et de leur orientation générale.

2. Les conflits dans les relations interpersonnelles mettent en jeu une série de réactions à soi-même, constitutives de *processus de subjectivation*. Leur présence se rencontre chez tous les individus, leur disposition varie de l'un à l'autre, elle est un déterminant incontournable des actes de sujet : on peut ici parler de *personnalité*.

3. Mais les relations interpersonnelles, tout en étant spécifiques, ne sont pas indépendantes des contradictions sociales qui agissent en elles de façon le plus souvent *inconsciente*. Ce qui est en cause pour le sujet, c'est, au travers de ses problèmes relationnels, de se situer en face de ces contradictions, d'en trouver une solution qui lui soit propre : qui corresponde à sa « *personnalité* », non sans exiger d'elle des restructurations. Ce dont il s'agit dans cet affrontement souvent inconscient des problèmes de société, c'est de se donner un *sens humain* à partir d'un projet de vie.

Pour illustrer sommairement ces quelques propositions à partir de J. François :

1. *Au plan des conflits interpersonnels*, très fortement soulignés : la mésentente avec une mère exigeante, l'ambivalence à l'égard d'un père qui pratique les châtiments physiques contribuent à valoriser la vie avec les grands-parents. J. François se réfugie dans l'imaginaire : des contes, des légendes chrétiennes. Ses succès d'écolière lui offrent une orientation. Elle a une sensibilité exaltée, pour la nature, la musique. — L'adolescence va se passer, à l'abri des parents, dans une pension

religieuse : alternent le plaisir de vivre selon une loi stricte, l'amour — identification pour quelques religieuses, la recherche des amies, l'exaltation par la musique, la beauté de la nature. La vie déchirée de ses parents l'écarte de leur modèle de vie. Elle écrit des poèmes, s'éprend d'une jeune amie, construit un premier idéal-idéologique à la lecture des écrivains et philosophes chrétiens. Contre l'avis de son père, elle choisit d'être professeur de philosophie.

2. Cet acte de personne vient au terme d'un processus de subjectivation/personnalisation dans lequel se structurent de façon originale les « opérations fondamentales » de la construction du *je* :

— le type d'*ouverture aux autres* : les difficultés dans les échanges avec les parents développent un fond d'opposition qu'ils essaient en vain de sanctionner, une complaisance dans l'imaginaire, et l'attachement passionné à des personnes différentes des siens. — Le complexe *identification/opposition* joue, au cours de l'adolescence surtout, dans le cadre affectif et symbolique de la relation aux personnes du Dieu chrétien : elle choisit des modèles religieux, ouverts à l'esprit de charité, contre la médiocrité petite bourgeoise des parents, en continuité avec son amour pour ses grands-parents.

— les *identifications* se poursuivent dans une dialectique des *moi* imaginaires formés dans les identifications et des rôles reconnus par la société : écolière et musicienne, fille mais petite-fille, « forte » en français et attachée à une vocation religieuse... Les identités sont instables, clivées, inconsciemment en lutte entre elles. Ces conflits d'identité entraînent une angoisse, qui se résout dans un acte de choix en apparence arbitraire, mais qui est en relation avec la conscience d'un rôle social.

3. Car relations interpersonnelles et processus de subjectivation sont liés inconsciemment d'abord, puis en des formes de conscience plus ou moins claires, avec les crises dans les structures de régulation sociale. (au milieu de ce siècle). Ce avec quoi J. F. se bat, dans ses années d'adolescence principalement, c'est l'exigence de ses parents qu'elle s'élève dans la hiérarchie sociale selon leurs vœux (elle devrait être médecin), c'est la distance qu'ils prennent avec les grands-parents, et c'est aussi le souvenir de leur pédagogie, peu compréhensive de ses élans et aspirations. Un problème culturel et social encadre ses conflits d'adolescence. La solution qu'elle trouve dans la pension, et dans la religion, ne va pas à l'encontre des désirs des parents. Mais, c'est une façon pour elle d'échapper à ce qu'elle ressent de médiocre en eux, en s'identifiant aux religieuses, en se livrant à la poésie — sans se mettre vraiment en face de la totalité des contradictions où l'entraîne le mouvement social. De même la guerre ne manque pas de provoquer en elle bien des angoisses ; la religion d'une part, son engagement « à gauche » d'autre part seront peut-être un moyen de signifier son opposition à la guerre comme aux injustices sociales.

Non qu'on puisse parler d'un déterminisme social qui commanderait radicalement ses options : autre chose doit jouer, le tissu de ses engagements singuliers à l'égard des personnes, de la nature. Le choix de l'homosexualité (auquel elle ne peut renoncer après une tentative de mariage, et malgré son amour pour ses enfants) en témoignerait : favorisé par la vie en pensionnat, par ses identifications à des femmes, il doit relever de ce qu'avait de singulier sa vie familiale. Il faut aussi, et surtout peut-être, prendre en compte l'ordre des

questionnements personnels sur la construction d'une image de soi qui donne leur place à ses potentialités, telles qu'elle en fait l'expérience, image d'un rôle social pour l'enseignement de la philosophie, plus tard par une création littéraire qui a commencé avec l'adolescence.

Mais ces questionnements, auxquels contribuent des rencontres imprévues, de personnes, d'auteurs qui l'enthousiasment, de l'amour, ces « hasards », ont tous un rapport avec l'histoire de notre époque. Et à sa façon, J. François, à la fin de l'adolescence, décide de ce que sera, selon l'orientation de sa vie et ses types d'identification, d'opposition, d'identification, la société de notre époque, sur le plan culturel beaucoup plus que sur tous les autres.

« Les hommes font l'histoire. » Parce qu'entre les conditions sociales dans lesquelles ils sont placés se développe le « jeu » de la singularisation qu'ils en font. Ils sont placés dans des domaines de vie (famille, économie, culture, politique, morale, religion...) qui ne sont pas harmonisés par eux-mêmes, mais par la domination d'une idéologie complexe, mais qui cherche sa cohérence. De leur division chaque sujet fait une expérience unique dans les drames de sa vie. C'est à partir du vécu de ce drame qu'il tente l'harmonisation singulière des vies multiples où il est engagé : toujours déterminé par l'idéologie dominante, mais l'infléchissant toujours, de façon plus ou moins profonde, en fonction du sentiment qu'il éprouve de ses aliénations (J. F. dans sa famille petite bourgeoise), et des sentiments de triomphe, ou simplement de joie, que lui procurent ses réussites dans certains domaines.

S'il est vrai que les sujets sont créateurs parce qu'ils peuvent peu ou prou se distancier du déterminisme des institutions, n'est-il pas possible de considérer qu'il y a en eux un pouvoir d'orienter celle-ci, mais qu'il sera d'autant plus grand que se développent des processus « d'interéducation » au sein des multiples communications qu'il leur est possible de développer — des « fraternités » nouvelles ?

Dans lesquelles il y a sans doute deux tâches à mener de front. Bien entendu, la recherche en groupe des mécanismes de la société source d'aliénations. Mais cette recherche a besoin de la culture de quelques « processus de subjectivation » fondamentaux. Par exemple, au-delà des simples émotions que peut faire éprouver la barbarie de ce siècle, leur orientation, libre et réfléchie, vers des luttes concrètes contre celle-ci : culture des sentiments dans des actions. Et du même coup, contre le sentiment de fatalité qui entraîne à des choix individualistes, l'imagination, et d'abord utopique, mais partagée, d'autres formes de relations humaines, et donc de rapports sociaux : ensemble, inventer des alternatives, penser l'homme de 2050, et de là se lancer dans des essais qui en seraient l'ébauche. Ce qui n'est pas possible sans l'éveil de l'admiration pour des hommes qui sont allés jadis dans cette direction. Ni sans les joies collectives où se forment ces amitiés. Ni sans la lutte pacifique, en profondeur, la lutte scientifique, contre la séduction des aliénateurs...

que l'enfant, comme l'adulte, doit orienter ses actes avec la conscience d'en être responsable : doit « s'appréhender de plus en plus comme source d'actes, /avec/ la notion d'être cause, la conscience d'être agent, agent individuel »¹. L'enfant est une personne : le psychologue ne peut pas ignorer qu'il cherche par ses entreprises à se situer en tant qu'être singulier et autonome entre tous les autres êtres.

On le voit : non seulement les recherches sur l'histoire de l'esprit, auxquelles nous invite instamment toute l'œuvre de Meyerson, désignent à la psychologie une des voies essentielles pour surmonter les crises qui la traversent, mais encore elles doivent trouver des applications dans nos pratiques les plus essentielles : celle de l'éducation en particulier. L'homme ne peut plus ignorer, sous peine d'aliénation, qu'il est un animal historique.

PH. MALRIEU.

RÉSUMÉ

On fait l'hypothèse que beaucoup de recherches en psychologie de l'enfant sont paralysées par la méconnaissance de la dimension historique de la construction des conduites. L'enfant rencontre l'histoire dans le maniement des œuvres, où elle se trouve cristallisée ; dans les crises de civilisation où il éprouve l'ébranlement des modèles qui lui sont transmis ; dans les expériences qu'en coopération avec les autres il tente pour y répondre ; enfin dans les personnes qui lui présentent et les œuvres et les crises. Quelques exemples sont suggérés des apports de la psychologie historique à une interprétation du développement ontogénétique (intelligence, conscience du corps propre, imaginaire).

1. *Ibid.*